L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
Bureaux : No 73 rue de Chartres.
NOUVELLE-ORLEANS
VENDREDI, 5 JUILLET 1889.

VAPEURS.

Mandeville, Lewisburg et Madisonville.

LE STEAMER NEW CAMELIA

Dès le 14 mai 1889 quittera Milneburg à l'arrivée des trains du chemin de fer Pontchartrain partant de la gare rue des Champs-Elysées comme suit :

Pour Mandeville, Lewisburg et Madisonville :

TOUS LES JOURS (le dimanche et le mercredi exceptés) à l'arrivée du train de 4heures P. M.

DE RETOUR.

Il laissera MADISONVILLE à 5.30 A. M.

EXCURSIONS :

Pour Mandeville, Lewisburg, Madisonville et Mocinet's landing :

DIMANCHE et MERCREDI, à l'arrivée du train de 8h. A. M.

DIMANCHE et MERCREDI, à l'arrivée du train de 6 h. P. M.

Prix du trajet d'un côté à l'autre $1 00.

Prix (aller et retour) pour toutes les localités, ces jours d'excursion, $1 00.

Fret reçu tous les jours à la gare du chemin de fer Louisville & Nashville, au pied de la rue Elysian.

W. G. COYLE & CIE, Agent.
14 avril — No. 47 rue Carondelet.

EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS.

COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE

Entre New-York et le Havre.

Les magnifiques navires de cette ligne favorite pour le continent (cabines pourvues de sonnettes et lumière électrique), partiront de la jetée No 42 de la rivière du Nord, au pied de Morton street, tous les samedis.

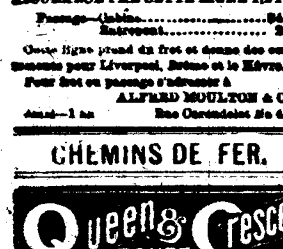
LA GASCOGNE, Santelli, samedi, 6 juillet
LA BRETAGNE, de Jousselin, samedi, 13 juillet
LA CHAMPAGNE, Boyer, samedi, 20 juillet

Prix du passage pour le Havre.
Vin compris dans toutes les classes.
Première cabine .... $100 et $120 et au-dessus, selon les accommodations.
Deuxième classe $60
Entrepont, $26, avec aménagement supérieur comprenant vin, literie et ustensiles.
Billets, aller et retour, à prix réduits.
Pour fret et passage, s'adresser à
J. E. DUDART,
Agent principal à la Nlle-Orléans,
51 Carondelet.

LIGNE CROMWELL.
POUR NEW-YORK DIRECTEMENT.

Partant Mercredi, 10 juillet, à 5 P. M.
Cette ligne se compose des steamers suivants
KNICKERBOCKER, HUDSON,
LOUISIANA, NEW ORLEANS.
Le steamer
HUDSON, Capt. Freeman.
... de son quai au pied de la rue Toulouse
ASSURANCE PAR CETTE LIGNE 1½ P. 0/0.
Passage—Cabine $40
Entrepont 20
Cette ligne prend du fret et donne des connaissements pour Liverpool, Brême et le Hâvre.
Pour fret ou passage s'adresser à
ALFRED MOULTON & CO.,
Rue Carondelet No 41

CHEMINS DE FER.



Queen and Crescent Route,

Ligne la plus courte de 88 milles entre la Nouvelle-Orléans et Cincinnati.

Temps, 27 heures.

La route la plus rapide, la ligne la plus courte, via Chattanooga, pour aller aux Carolines et en Virginie, Richmond, Washington, Baltimore.

La ligne courte, via Cincinnati, pour aller à Chicago, Cleveland, Buffalo, les Chutes du Niagara et le Canada, New York, Boston, les Monts Adirondacks et White, et tous les points dans le Nord et dans l'Est.

Bureau des tickets à la N. O., 24 rue Charles et au dépôt, coin Press et Levee.

R. H. Garratt, Div. Pass. agent, Nlle Orléans, Lne. — D. G. Edwards, Gen'l Pass. agent, Cincinnati, O.

LOUISVILLE, NEW ORLEANS —AND— TEXAS RAILWAY.

MISSISSIPPI VALLEY ROUTE.

[illegible]

Les passagers peuvent rester dans les chars-dortoirs de Vicksburg jusqu'au matin.

[illegible]

JOHN BRADLEY, Agent Général.
R. W. HOW, G. P & T. A.
B. F. REYNOLDS, Agent Commercial.

Route au sud de la Nouvelle-Orléans du Texas et de la Californie.
Southern Pacific Co. Atlantic System via Morgan's La. & Tex. R. R. Co.

[illegible]

A. C. HUTCHINSON, Gen'l Manager.
J. G. SCHRIEVER, Traffic Manager.
W. O. WATSON, Gen. Pass. Agt.

LE FRANCO-LOUISIANAIS, JOURNAL HEBDOMADAIRE

PARAISSANT LE SAMEDI.

Spécialement dévoué aux intérêts des populations françaises de la Louisiane et du Sud-Ouest des Etats-Unis.

Abonnement : $2 50 par an.

Propriétaire-Editeur: LE CLUB DE LA DÉMOCRATIE FRANÇAISE.

Bureau: 103 rue de Chartres, Nouvelle-Orléans, Lne.

ASSURANCES.

The Southern Insurance Company of New Orleans.

(Compagnie d'Assurances du Sud de la Nlle-Orléans.)

Sixième Etat Annuel

[illegible]

ACTIF

[illegible]

PASSIF.

[illegible]

L'état ci-dessus est une copie exacte et correcte des livres de la Compagnie.
ERNEST MILTENBERGER, Président.
SCOTT McGEHEE, Secrétaire.
Fait et signé sous serment devant moi, ce 15 janvier 1889.
M. T. DUCROS, notaire.

Nous, membres du Comité de finances de la Southern Insurance Company of New Orleans, certifions par le présent, ... que l'exposé ci-dessus en représente correctement la situation.
(Signé) JOHN T. MOORE, Jr., J. H. MENGE, F. G. ERNST, THOS. J. WOODWARD, MORRIS SCHWABACHER

A une réunion du Conseil de Direction de cette Compagnie, tenue ce jour, il a été résolu à l'unanimité de payer aux actionnaires sur demande l'intérêt-dividende semestriel régulier de QUATRE POUR CENT sur le fonds-capital et de porter la somme de $15,285 14 au crédit du Fonds de Réserve.
SCOTT McGEHEE, Secrétaire.
Nlle-Orléans, 15 janvier 1889.

DIRECTEURS.
H. Gally, John T. Moore, Jr., D. Fatio, M. Schwabacher, R. Milliken, Adolph Meyer, Joseph David, D. A. S. Vaught, T. J. Woodward, William Mehle, Louis Bush, G. P. Harrison, F. G. Ernst, J. H. Menge, Léon Joubert, Geo H. Dunbar, I. Bernheim, R. Beltran, E. K. Converse, J. J. Gleguet, Frank Roder, Frank Barker, Ernest Miltenberger.

ETAT DE SITUATION DE LA COMPAGNIE D'ASSURANCES "HOME" DE LA NOUVELLE-ORLEANS

Pour l'année prenant fin le 31 décembre 1888

[illegible]

La Compagnie possède l'actif suivant:

[illegible]

Total $419,260 56

JNO. G. BYRD, Secrétaire.

ASSURANCES

Vingt-deuxième Etat Annuel — DE LA — Compagnie d'Assurances Germania de la Nouvelle-Orléans.

Conformément à ce qu'exige sa charte, cette compagnie publie l'état suivant pour l'année se terminant le 31 décembre 1888:

[illegible]

ACTIF

[illegible]

PASSIF.

[illegible]

Cet exposé est une copie fidèle et correcte des livres de la compagnie.
(Signé) H. SUBERBIER, Président.
J. HASSINGER, Vice-Président.
EMIL WEBER, Secrétaire.
Fait et signé sous serment devant moi, ce 11me jour de janvier 1889.
W. O. HART, Notaire.

DIRECTEURS.
H. SUBERBIER, J. J. WECKERLING, J. HASSINGER, F. W. DIELMANN, LOUIS GRUNEWALD, GEO. H. BRAUGHN, FRANK VATTER, HERM. CURTIUS, J. J. LANGLES, J. H. MERILH, JOHN THORN, J. R. MEYERS, A. S. RICKS, C. G. FISCHER, GEO. LINDELSON.

MECHANICS AND TRADERS' Insurance Company,

No. 14 rue Carondelet.

Dix-Neuvième état de situation annuel.

Conformément à l'article 12 de sa charte, la Compagnie publie l'état de situation suivant de ses affaires pendant l'année écoulée, le 31 décembre 1888:

[illegible]

ACTIF.

[illegible]

PASSIF.

[illegible]

L'exposé précédent est une copie vraie et correcte des livres de la Compagnie.
LLOYD R. COLEMAN, Président.
GEO. H. FROST, Secrétaire.
Fait et signé sous serment par devant moi, notaire, ce ... jour de janvier 1889.
CHAS. G. ANDRY, Notaire.

DIRECTEURS.
[illegible]

ASSURANCES.

Dix-neuvième État Annuel — DE — L'Association d'Assurance de la Nouvelle-Orléans.

Conformément à sa charte, l'Association d'Assurance de la Nouvelle-Orléans publie l'état suivant de ses affaires pour l'année expirée le 31 décembre 1888.

[illegible]

ACTIF.

[illegible]

Total $278,107 44

Le tableau ci-dessus est une copie exacte des livres de l'Association d'Assurance de la Nouvelle-Orléans.
GEO. LANAUX, Jr., Secrétaire. — PIERRE LANAUX, Président.
Assermenté et signé devant moi, ce 12 janvier 1889.
GEORGE G. ANDRY, Notaire.

A une assemblée du Conseil de direction qui a eu lieu ce jour, il a été ... déclaré ... à l'actif, pour ajouter encore à la solidité de la Compagnie.
GEO. LANAUX, Jr., Secrétaire.
Nouvelle-Orléans, 12 janvier 1889.

THE FIREMEN'S INSURANCE COMPANY OF NEW-ORLEANS.

(Compagnie d'Assurance des Pompiers de la Nlle-Orléans.)

Bureau : No 38 rue du Camp

QUATORZIEME ETAT DE SITUATION ANNUEL.

Cette Compagnie, conformément à l'Acte ... de sa Charte, publie l'état suivant de ses affaires durant l'année finissant le 31 décembre 1888:

[illegible]

ACTIF.

[illegible]

PASSIF.

[illegible]

L'exposé ci-dessus est une copie vraie et correcte des livres de la Compagnie d'Assurance des Pompiers de la Nlle-Orléans.
F. H. MARKS, Président.
R. H. BRENNAN, Secrétaire.
W. O. HART, Notaire.

Nouvelle-Orléans, 22 janvier 1889.
A une réunion du Conseil de Direction, tenue ce jour, il a été résolu de payer l'intérêt semestriel de CINQ POUR CENT ...
F. H. MARKS, Président.
F. PRUDHOMME, Vice-Président.
R. H. BRENNAN, Secrétaire.

Conseil de Direction.
[illegible]

BASILE BARES, FACTEUR DE PIANOS.

84 Rue Royale, N. O.

SEUL AGENT POUR LES Pianos GAVEAU, de Paris,

[illegible]

Avis.

A. SIMON, la ... Abonnements à toutes les publications ...

Avis aux Créanciers

Département du Trésor.

Bureau du Contrôleur de la Circulation (Comptroller of the Currency). Washington, D. C., 9 juin 1887.

AVIS.

Aux créanciers de la "New Orleans National Banking Association of New Orleans, La."

[illegible]

W. L. TRENHOLM,
Contrôleur de la circulation.
(Comptroller of the Currency)

[illegible]

ETAT DE SITUATION GENERAL — DE LA — Banque Nationale de la Louisiane DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

A la clôture des affaires, le 31 décembre 1888.

ACTIF.

[illegible]

PASSIF.

[illegible]

A une réunion du Conseil de Direction, un dividende de CINQ POUR CENT a été déclaré ...
J. M. WALMSLEY, Président.
... EDGAR F. FABRE, Caissier.

THE NEW-ORLEANS BEE,

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

A Daily Newspaper, established on the 1st of September, 1827, and universally known throughout Louisiana and the neighboring States. The "Bee" is now published exclusively in French, and is the acknowledged organ of the Franco-American population. A very valuable family paper and specially recommended to those of our American readers, fathers and guardians who wish to complete their knowledge of the French language.

Subscription Terms :

By Mail—Payable in advance, postage prepaid.

Per annum, $12; six months, $6; three months, $3; one month, $1.

Weekly (2 double pages) published Saturday Morning.

Per annum, $3; six months, $1.50; three months ...

BULLETIN FINANCIER.

Jeudi, 4 juillet 1889.

Jour férié.

Les Banques, les Bourses et les Bureaux Publics étant fermés et les affaires généralement suspendues à cause de la fête du Quatre Juillet, nous répétons les cotes de mercredi pour référence.

COMPTOIR D'ECHANGES (CLEARINGHOUSE) DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

	Echanges.	Balances.
Jusqu'ici cette semaine	$4,709,106 00	$766,619 00
Même temps la semaine dernière	4,042,093 00	645,509 00

Monnaies américaines et étrangères et Billets de Banques.

[illegible]

MARCHE MONETAIRE.

[illegible]

CHANGE.

[illegible]

VENTES A LA BOURSE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Mercredi.

Après l'appel de 2 p. m.

$1,000 City Consol (Crescent) 116½

Le mouvement était ... Actions ...

Dividendes.

Les dividendes semestriels suivants ont été déclarés, payables sur demande: Le Southern Ins. Co. ... et la La. State Lottery Co. ...

ACTIONS ET BONS.

Dernières cotes de la N. O. Stock Exchange.

Mercredi.

[illegible]

BULLETIN COMMERCIAL.

COTON.

[illegible]

MARCHE DE LA NLLE-ORLEANS SUR PLACE.

Mercredi.

Le Coton Exchange a rapporté aujourd'hui des ventes de 400 balles, ...

	Mercredi	Mardi
Low Ordinary	[illegible]	[illegible]
Ordinary	[illegible]	[illegible]
Good Ordinary	[illegible]	[illegible]
Low Middling	10½	[illegible]
Middling	10⅝	[illegible]
Good Middling	11⅛	[illegible]
Middling Fair	11⅞	[illegible]
Fair	12⅝	[illegible]

FUTURS.

Mercredi.

Stables.

Juillet 10.50 à 10.60; août 10.55 à 10.56; septembre ... ; octobre 9.62 à 9.63; novembre 9.51 à 9.52; décembre 9.52 à 9.53; janvier 9.56 à 9.61; février 9.64 à 9.66; mars 9.74 à 9.76; avril 9.82 à 9.83; mai 9.90 à 9.92.

Les ventes comprennent 11,300 balles.

MARCHES DIVERS.

[illegible]

MARCHE DE NEW-YORK. SUR PLACE.

Mercredi.

Ferme.

Cotes: Middling Uplands 11¼; Middling Gulf 11⅜.

FUTURS.

Mercredi.

A peine stables.

Juillet 10.90 à 10.91; août 10.86 à 10.88; septembre 10.16 à 10.17; octobre 9.94 à 9.95; novembre 9.83 à 9.85; décembre 9.81 à 9.83; janvier 9.87 à 9.88; février 10.03 à 10.05; mars 10.13 à 10.14; avril 10.21 à 10.22; mai 10.28 à 10.30.

MOUVEMENT DU COTON.

Mercredi.

[illegible]

MARCHE DE LIVERPOOL. SUR PLACE.

Mercredi.

Stable et en assez bonne demande.

FUTURS.

Mercredi.

Calme.

MARCHE DU HAVRE.

Mercredi.

En raffermissement.

Cotes—77½fr. pour le Bas Ordinaire (sur place); 74½fr. pour le Très Ordinaire (sur place), 70 fr. pour le Bas (sur place).

SUCRE ET MELASSE.

Rapport officiel du Louisiana Sugar Exchange.

Mercredi.

[illegible]

RIZ.

Mercredi.

RIZ BRUT—Marché stable.

[illegible]

FARINES.

A LA BOURSE.

[illegible]

HORS DE LA BOURSE

[illegible]

GRAINS ET FOURRAGES.

A LA BOURSE.

Mercredi.

[illegible]

HORS DE LA BOURSE

[illegible]

PROVISIONS A LA BOURSE.

Mercredi.

[illegible]

HORS DE LA BOURSE

[illegible]

EPICERIES.

[illegible]

FRUITS ET NOIX.

[illegible]

GRAINE DE COTON ET SES PRODUITS.

[illegible]

PRODUITS DE LA CAMPAGNE.

[illegible]

VINS ET LIQUEURS.

[illegible]

QUINCAILLERIE.

[illegible]

MATERIAUX DE CONSTRUCTION

[illegible]

L'EAU DE LA SOURCE DE LA PRINCESSE GONTHIER, A COVINGTON, LNE. — M. Léon Bolandard, chimiste français, ancien élève de l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures de Paris, a fait, en 1885, une analyse de l'eau de la source de M. F. Gonthier, à Covington, paroisse St. Tammany, Louisiane. Nous croyons utile de reproduire son rapport :

Je certifie avoir analysé l'eau citée ci-dessus et avoir trouvé que les corps étrangers qui entrent dans sa composition sont les suivants :

1. Acide carbonique libre.
2. Bicarbonate de chaux.
3. Sulfate de chaux (traces).
4. Chlorure de sodium.
5. Protoxyde de fer.
6. Acide crénique.
7. Magnésie (faibles traces).

L'élément le plus important, en poids, parmi ces différents corps, est le chlorure de sodium: 263 mmgs. par gallon. (263 milligrammes)

L'oxide ferreux est combiné à l'acide crénique, mais cette composition paraît assez instable, car une simple exposition de l'eau à l'air libre donne, au bout de peu de temps, un dépôt d'oxide de fer.

Je crois, d'après la composition ci-dessus donnée, que cette eau est recommandable à plusieurs points de vue différents:

1. L'acide carbonique, contenu à l'état libre, la rend digestive ;
2. Les 263 milligrammes de chlorure de sodium, contenus par gallon, en font un laxatif faible ;
3. L'acide crénique facilite les sécrétions urinaires.

M. Bolandard a travaillé, pendant dix mois, en qualité de sous-chimiste, au plus grand "Blast Furnace" (haut fourneau) des Etats-Unis—celui des MM. Carnegie Brothers & Co., à Braddock, Allegheny County, près Pittsburgh, Pennsylvania. A son départ de l'établissement, la maison lui a donné ce certificat :

"27 août 1884.

"Par suite du mauvais état des affaires et, conséquemment, de la diminution nécessaire du nombre des employés, nous avons, à notre grand regret, été forcés de nous dispenser des services de M. Léon Bolandard, attaché au "Blast Furnace" comme sous chimiste. Nous l'avons trouvé capable et digne de confiance."

M. Bolandard était recommandé par M. Joseph Albrecht, ci-devant chimiste à la Monnaie de la Nlle Orléans.

FEUILLETON.

No 49 — Commencé le 9 mai.

SANS MÈRE.

—PAR—

PAUL D'AIGREMONT.

QUATRIÈME PARTIE.

LE DEFAUT DE LA CUIRASSE

CHAPITRE PREMIER.

LOIN DU PAYS.

—Suite—

—On dit Paris merveilleux, lui répondit son nouvel ami, mais vous verrez que New-York, sous tous les rapports, peut lui être comparé.

Il n'empruntait pas toute sa beauté, afin de ne pas blesser l'orgueil national de son hôte, mais pour tout Américain, la ville impériale, ainsi qu'ils appellent New-York, Empire City est la première merveille du monde.

[illegible]

à Robert lui-même, je vous donne congé pendant deux jours afin de prendre pied ; mais après cela vous ferez partie de la famille et vous serez astreint aux mêmes heures d'études et de travail que mes propres enfants.

—C'est entendu, madame, répondit Robert, et vous n'aurez jamais une désobéissance à me reprocher, pas plus qu'une infraction à la règle que vous voudrez bien m'imposer.

Elle tendit sa jolie main blanche.

—Eh bien ! je vous crois, dit-elle. Je vois dans vos yeux si longtemps ouverts que vous n'avez dû jamais mentir. Benjamin, mon fils, ne mais pas de que c'est que d'altérer la vérité. Et je vais écrire moi-même à votre mère pour la remercier du gentil petit camarade qu'elle a envoyé à mon fils.

Quelques minutes après, Robert poussait des exclamations de joie devant le spectacle vraiment unique qu'on avait des fenêtres de son appartement.

Il était réellement adorable, ce nid que Mme Pembroke avait merveilleusement préparé pour l'exilé, à côté des pièces habitées par son fils eux-mêmes.

A part la vue, qui était magnifique, car après avoir dominé les flots du port, la rivière de l'Est, Brooklyn, elle s'étendait très loin sur l'admirable baie de New York, avec ses milliers de vaisseaux pavoisés de tous les pavillons du monde ; avec ses flotilles d'îles qui ... [illegible]

Le cabinet de toilette, avec ses ... [illegible]

Tout d'abord, les deux jeunes gens, ... [illegible]

et ; les Studes de Robert, surtout pour les sciences, étaient plus fortes et plus solides. En somme, ils se valaient, et sous des apparences différentes, c'était le même esprit droit, ouvert et intelligent.

Au bout d'une heure de conversation, Benjamin dit à son camarade :

—C'est mon Jonathan qui va être heureux de votre arrivée !....

—Comment donc ? demanda le fils de M. de Sauves.

—Oui, c'est lui qui me donne des leçons de chimie, de physique, de mécanique et de dessin. La mécanique, encore ça va assez bien, mais le reste, et surtout le dessin, ça ne veut pas entrer. Tandis que vous, avec vos dispositions naturelles, vous allez faire sa joie.

—Il est donc bien fort ?

—Un véritable talent. Et une passion extraordinaire pour toutes ces choses, qui, moi, m'ennuient tant.

—Alors, nous nous entendrons !

—C'est probable.

—Et parle-t-il français aussi bien que vous ?

—Bien mieux.

—Ce n'est pas possible, vous n'avez pas même l'accent étranger.

—Si, un peu. Tandis que lui, étant de la Nouvelle-Orléans, il prononce le français de naissance.

Robert venait lui-même d'enlever de sa malle les photographies de son père, d'Adèle, de Georgette et même celle de Suzanne qu'il avait religieusement placées au-dessus de la cheminée.

—Ah ! dit Benjamin, c'est votre famille, n'est-ce pas ?

—Oui, répondit le fils de Pierre très attendri.

—Voulez-vous me permettre de les regarder ?

—Volontiers. Voici mon père.

—Oh ! comme vous lui ressemblez, et que sir James avait raison de dire que M. de Sauves avait le visage le plus droit et le plus sympathique qu'il eût encore rencontré. Il ne doit pas avoir un second, cet homme-là.

—Il en a eu cependant, dit Robert avec un gros soupir.

Puis montrant le portrait d'Adèle :

—Voici maman, dit-il, les larmes aux yeux. Maman, je ne ... [illegible]

c'est le cœur de mon père. Mais ma mère était morte en me mettant au monde, et c'est elle qui m'élevait et en m'aimant comme son propre fils, l'a remplacée.

—Elle est bien belle.

—Et bien bonne. C'est un tableau parfait auquel il n'y a pas une ombre.

—Et celle-ci ? demanda Benjamin en désignant Suzanne.

—Une gouvernante qui m'a élevé aussi, et qui nous a consacré sa vie à ma cousine et à moi.

—Ah ! la voici, miss Georgie !.... Je la reconnais. Vous allez voir sa photographie en bas au salon, à la place d'honneur.

Plus un portrait fait par mon cousin Jonathan, où il l'a entourée de fleurs et d'oiseaux, et qui est bien le plus jolie chose du monde, car il a mis dans ses yeux un peu hautains une expression de douceur et de tendresse extraordinaires. Les ont-ils, ces beaux yeux-là, ce sentiment doux et tendre, d'habitude ?

—Rarement, répondit Robert avec un sourire.

Mais Georgette est encore si jeune !... Plus tard cela viendra peut-être.

—Ah ! je l'avais bien deviné. Vous le direz à Jonathan, n'est-ce pas !....

—Oui, pourquoi ?

—Parce qu'il soutenait que c'était la faute de la photographie qui donnait cet air dur et autoritaire à miss Georgie, et il affirmait qu'il était sûr à la fange de ses prunelles, que l'expression en devait être le plus souvent pensive et rêveuse.

—Oh ! celle, jamais ! affirma le jeune homme très convaincu.

La cloche du dîner sonnait.

—Vous m'avez fait causer, dit-il à Benjamin, je ne suis pas prêt.

—Vous avez le temps, ce n'est que le premier.

En effet, la toilette de Robert fut vite terminée, et quelques minutes après, les deux jeunes gens descendaient au rez-de-chaussée de la maison.

La porte du salon était ouverte à deux battants, néanmoins, l'obscurité relative de la pièce, quand on venait du vestibule largement éclairé, ne permettait pas de distinguer les personnes déjà arrivées, pas même les objets qui les meublaient.

—Mais on n'y voit pas du tout, s'écria Benjamin dès le seuil. Maman, voulez-vous me permettre d'ouvrir, afin que mon ami Robert constate combien ma Georgie est belle chez nous ?

—Volontiers, mon fils.

Mais ce qui frappa d'abord les regards du fils de Pierre, ce ne fut ni la somptueuse élégance du magnifique salon qu'il avait devant les yeux, ni l'admirable peinture représentant Georgette Chaniers dans un coin même de parc, de New York, entourée de fleurs et d'oiseaux, ce fut un homme debout au milieu de la pièce, comptant doucement à Robert, et lui tendant ses deux mains ouvertes.

Il était de taille moyenne et paraissait presque petit à côté de la stature extraordinaire de sir James Pembroke; sa maigreur le rajeunissait encore avec son teint coloré, ses yeux clairs, et ses cheveux d'un blond doré.

Il était habillé de noir, correctement; et ses habits, quoique confectionnés à New-York, ne lui enlevaient rien d'une tournure svelte et particulièrement élégante.

—Je désirais beaucoup vous connaître, sir Robert, dit-il d'un accent très franc, et d'une voix d'un calme parfait.

Pas un muscle de sa physionomie ne bougeait en dépit de ses affectueuses paroles.

Le fils de M. de Sauves laissa tomber sa main dans celle de Jonathan Pierce, et tressaillit.

Cette main, longue et forte, mais d'une extraordinaire blancheur, était plus froide que du marbre.

Il leva les yeux sur son interlocuteur ; le visage était impassible, plutôt souriant ; les couleurs roses de sir Jonathan n'avaient ni pâli, ni foncé, il semblait seulement à Robert, que les lèvres de l'Américain, subitement blanchies, tremblaient légèrement.

Il devait se tromper, car ce fut de la même voix placide, presque sans inflexion, à coup sûr sans émotion que l'accepta de sir James continua :

—Il paraît que mon cousin Pembroke va avoir un fils de plus, et moi un élève comme Benjamin, j'en suis particulièrement heureux.

Robert avait reçu l'étrange impression éprouvée en touchant la main glacée de sir Jonathan.

—Moi aussi, monsieur, dit-il, je suis extrêmement ému de l'accueil si hospitalier que l'on me fait ici, et je ne saurai jamais en être assez reconnaissant. A vous également, qui voulez bien devenir mon professeur, m'a-t-on dit. Il paraît que vous êtes un artiste d'une grande valeur.

—Grande valeur,.... non. J'ai seulement un goût très vif pour le dessin et la peinture.

—Voilà un échantillon de son œuvre, dit Mme Pembroke en montrant le portrait de Georgette.

Robert se retourna.

—Ma cousine ! s'exclama-t-il. Oh ! la chère petite !....

Pour la première fois, l'impassible physionomie de sir Jonathan laissa voir une émotion.

On eût même dit que ses yeux plus brillants s'humectaient légèrement.

Mais un véritable artiste est quelquefois ému de ses œuvres !....

—Est-elle vraiment ressemblante, miss Georgie, telle que sa photographie me l'a montrée en rêve ? demanda Jonathan de sa voix déjà redevenue calme.

Robert regardait longuement, profondément, la fillette, mais en peintre aussi, bien plus encore plus qu'en cousin.

—Que c'est merveilleux ! dit-il enfin, comme la tête ressort bien vivante et réelle. Et comme elle est posée !...... Que d'air, que de lumière !......

—Oui, insista sir Jonathan évidemment flatté, mais elle, Pauline, comment la trouvez-vous ?

Robert l'examina de nouveau.

—C'est Georgette, dit-il enfin, et d'une ressemblance parfaite, excepté les yeux.

—Ah ! ils sont noirs cependant !

—Oui, et splendidement beaux ; mais ils n'ont point la douceur pensive là, gravité humide de ceux-ci.

Ils sont plus durs, plus impérieux surtout.

—Ah ! En êtes-vous sûr ?

Le fils de Pierre regarda avec un certain étonnement celui qui parlait ainsi.

—Bien sûr, dit-il, et j'aime assez Georgette pour ne confondre en n'oublier ni un trait de son visage, ni un détail de sa physionomie. C'est une charmante enfant dont le cœur est parfait, et qui au contact de sa mère, deviendra aussi bonne et aussi dévouée qu'elle ; mais pour le moment la douceur n'est pas sa vertu favorite.

—Ça viendra ! affirma sir Jonathan très convaincu.

—Oui, appuya Mme Pembroke, car elle a, paraît-il, de quoi tenir pour cela. On passa dans la salle à manger.

Toute la soirée il ne fut question que de la famille française, si loin de Robert par la distance, si près par le cœur.

Sir Pierce observait beaucoup le jeune homme et parlait peu.

On eût dit qu'il cherchait à percer à jour celui dont il allait devenir le professeur, peut-être l'ami.

CHAPITRE II.

SIR JONATHAN PIERCE.

Ce ne fut pas deux jours après, mais bien le lendemain même, que Robert de Sauves commença à partager les études de Benjamin Pembroke.

Sir Jonathan, dont l'instruction paraissait très étendue, excepté toutefois pour les langues anciennes qu'il ne connaissait pas, s'occupait en effet beaucoup des deux jeunes gens.

Sa vie, du reste dans laquelle ne semblait pouvoir entrer ni une distraction, ni un plaisir se partageait entre la direction intérieure de Pauline, l'étude et la peinture.

Il avait repris son flegme glacial, mais un véritable flegme américain, uniforme, constant, et que rien jamais ne paraissait devoir altérer.

—Ça promène en contrefaçon, ou plutôt l'idée qu'une tache serait sur le nom très pur de son père, dit un jour Benjamin à Robert, est, avec la photographie de votre cousine, la seule chose qui ait, je crois, fait battre son cœur, jusqu'à un peu mort.

—Le procès, le Pademote. C'est possible. Mais la photographie d'une enfant inconnue ?.... Comment cela ? j'avoue que je ne le comprends pas.

—Ma mère a fait absolument la même réflexion que vous.

—Ah ! Et qu'a répondu sir Jonathan ?

—Que miss Georgie ressemblait étonnamment à une petite sœur, emportée à la Louisiane par un accès de fièvre jaune, quand elle avait douze ou treize ans. Cette petite fille, que mon père a connue, miss Maud, a été la grande passion de la vie de mon cousin, de cinq ou six ans plus âgé qu'elle.

—Et je trouve l'explication admirable !.... dit Robert. Ce sont ses yeux qu'il a probablement donnés à Georgette. Car ce n'est pas un regard né du rêve d'un artiste, celui dont votre cousin a gratifié son portrait. Ces yeux-là sont trop vivants, trop vrais, trop parlants, pour n'avoir pas été vus par lui quelque part.

—Oui, ce sont les yeux de sa sœur.

La présence de Robert à New York fut un bien autant pour Benjamin que pour lui.

Une grande amitié ne tarda pas à lier les jeunes gens entre eux, et ils se développèrent réciproquement les qualités qui leur manquaient et qu'ils possédaient mutuellement.

Mais ce fut Robert surtout qui, sous le calme et persévérante direction de sir Jonathan, vit tout le côté artistique de sa nature se développer d'une extraordinaire façon.

Ce sens si parisien et si charmant, appliqué à l'industrie, ne tarda pas à y faire des merveilles.

Il ne fut pas long à comprendre l'invention de sir Pierce aussi bien que celle de M. de Sauves, il apporta toute son intelligence à lui consacrer ses aptitudes d'artiste, et il y réussit.

Bientôt, à Pierre charmé et heureux outre mesure, des extraordinaires progrès de son fils, sir James qui était en correspondance suivie avec lui, envoya des modèles adorables trouvés exclusivement par Robert.

Sir Jonathan s'occupait de lui avec une passion absolue, quoique contenue, comme toutes ses impressions.

A mesure que les progrès de Robert s'accentuaient, sir Pierce le poussait davantage, le dirigeait merveilleusement, travaillant lui-même pour être à la hauteur du jeune homme, et ne rien lui laisser ignorer des découvertes scientifiques actuelles.

Il en était très fier.

Encore plus que de Benjamin qui, cependant, lui faisait honneur également.

Lorsque dans le salon de sir James, des amis venaient passer la soirée ou dîner, Jonathan s'arrêtait toujours pour que Robert parlât, qu'il fut écouté, et apprécié.

Alors, quand il voyait qu'on le trouvait intelligent, aimable, instruit ; quand la sympathie que nature du fils de Pierre produisait son effet sur les étrangers qui ne l'avaient pas encore vu, alors l'œil si calme et toujours si inconduits de Jonathan avait de courtes flammes.

Aimait-il Robert, avec cela ?

On n'eût pu le dire.

Sir Pierce ne laissant jamais deviner ses impressions, et les cachant encore moins à qui que ce soit.

Il n'avait plus reparlé de Georgette Chaniers devant Robert, et celui-ci, depuis qu'il savait que sa cousine rappelait à son professeur un si douloureux, si poignant souvenir, n'en parlait pas davantage.

Sir Pierce se contentait, sans jamais écrire, et par l'entremise de son cousin James Pembroke, d'envoyer à la fillette des cadeaux somptueux.

Georgette, enthousiasmée de son mystérieux ami, de ce nabab inconnu qui la comblait de tout ce que son orgueil pouvait envier, mettait toujours pour lui une petite lettre dans ce qu'elle écrivait à Robert.

Sir Jonathan la recevait des mains de son élève, y jetait à peine les yeux avec un visage très indifférent ; puis il la serrait dans un petit portefeuille noir qui ne le quittait jamais, sans qu'un mot, un geste ou un simple jeu de physionomie laissât pénétrer l'impression éprouvée.

Il y avait près de deux années que ces choses duraient, quand un soir, sur un des bancs du parc, Robert et Benjamin échangeaient entre eux des confidences de jeunes gens.

Quoique leur vie fût austère, et leur conduite très régulière, la femme était dans le présent, du moins dans l'avenir, ne pouvait manquer de faire les frais de leur conversation.

(A continuer.)